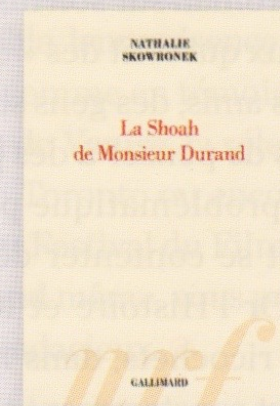


**N**athalie Skowronek nous revient aujourd'hui avec un bref essai, où elle nous dit son sentiment d'être venue trop tard, quand tout a été dit, de venir après la bataille, non seulement des témoins directs de la Shoah, mais des commentateurs, historiens, philosophes, et autres enfants, petits-enfants de déportés. Née en 1973 à Bruxelles, qu'aurais-je à dire, moi, Nathalie Skowronek, qui me soit totalement singulier ? En d'autres termes : pourquoi aujourd'hui en 2015 encore écrire sur ce sujet ? On pourrait d'ailleurs pousser plus loin le bouchon : pourquoi encore écrire tout court ? Tout n'a-t-il pas déjà été dit et répété ?

Ces réflexions étaient déjà en germe dans son précédent et beau récit dont nous avons rendu compte ici même, *Max, en apparence*, une enquête sur son grand-père rescapé des camps (chez Arléa). Nathalie sait nous parler de la peur et de la transmission de la peur. Du non-dit, du silence, même si notre connaissance est totale, par tous les pores de notre peau, et même si notre génération paraît épargnée en regard des précédentes : « *La peur vient de plus loin et nous dépasse : elle remonte à avant nos naissances, aux souvenirs diffus des exodes, aux traces laissées dans nos consciences par les pogroms, aux récits de traques d'un autre temps* ». Une réflexion profonde et dense sur ce qu'une universitaire américaine, Marianne Hirsch, a appelé *postmemory*, « l'après-mémoire ». ©



---

NATHALIE SKOWRONEK,  
*La Shoah de Monsieur Durand*,  
Gallimard, 60 p.